



**HAL**  
open science

## La face cachée d'une ville

Valérie Haas

► **To cite this version:**

Valérie Haas. La face cachée d'une ville. T. Ferenczi Devoir de mémoire, droit à l'oubli?, Editions Complexe, pp. 59-71, 2002. halshs-01559413

**HAL Id: halshs-01559413**

**<https://shs.hal.science/halshs-01559413>**

Submitted on 10 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Sous la direction de  
**Thomas Ferenzi**

**Devoir  
de mémoire,  
droit à l'oubli ?**

EDITIONS  
COMPLEXE

13<sup>e</sup> Forum *Le Monde* - Le Mans  
26-28 octobre 2001

Sous la direction de  
Thomas Ferenczi

## Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?

*Textes de*

Christian Boltanski, Peter Brooks, Jean-Louis Bruguès,  
Jean-Luc Einaudi, Thomas Ferenczi, Valérie Haas,  
Alexandra Laignel-Lavastine, Nicole Lapierre,  
Bernard-Henri Lévy, Françoise Lucbert,  
Isabelle Neuschwander, Claire Paulhan, René Rémond,  
Paul Ricœur, Régine Robin, Jean-Michel Rodès,  
Benjamin Stora, Yves Ternon, Stéphane Tison,  
Claude Torraccinta, André Versaille, Nathan Wachel,  
Nicolas Weill, Annette Wiewiorka

---

Interventions

## SOMMAIRE

<i>Les auteurs</i> .....	9
THOMAS FERENCZI	
<i>Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?</i> .....	13
PREMIÈRE PARTIE	
LES TRACES DU PASSÉ	
PAUL RICCEUR	
<i>Esquisse d'un parcours de l'oubli</i> .....	21
ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE	
<i>Des intellectuels contre la mémoire : remarques sur les ressorts d'une exaspération</i> .....	33
RENÉ RÉMOND	
<i>L'exigence de mémoire et ses limites</i> .....	41
STEPHANE TISON	
<i>Le traumatisme de la Grande Guerre</i> .....	45
VALÉRIE HAAS	
<i>La face cachée d'une ville</i> .....	59
BENIAMIN STORA	
<i>La mémoire retrouvée de la guerre d'Algérie</i> .....	73
JEAN-LUC EINAUDI	
<i>De l'Indochine à l'Algérie</i> .....	85
DEUXIÈME PARTIE	
LES BLESSURES DE L'HISTOIRE	
NICOLE LAPIERRE	
<i>La discordance des temps</i> .....	99
RÉGINE ROBIN	
<i>Une juste mémoire, est-ce possible ?</i> .....	107
NATHAN WACHTEL	
<i>Mémoire marrane</i> .....	119

JEAN-LOUIS BRUGUÈS	
<i>Mémoire et pardon</i> .....	129
YVES TERNON	
<i>Le malheur de l'autre</i> .....	139
CLAUDE TORRACINTA	
<i>La déchirure helvétique</i> .....	151
PETER BROOKS	
<i>Aveu, mémoire et trauma devant le tribunal</i> .....	163

TROISIÈME PARTIE  
LES EXIGENCES DU SAVOIR

ANNETTE WIEVIORKA	
<i>Entre transparence et oublié</i> .....	177
ISABELLE NEUSCHWANDER	
<i>Un service public de la mémoire et de l'histoire</i> .....	185
CLAIRE PAULHAN	
<i>Mémoire et archives littéraires : du manuscrit à l'édition, du secret à l'historicisation</i> .....	197
JEAN-MICHEL RODES	
<i>L'archivage au temps d'Internet</i> .....	211
NICOLAS WEILL	
<i>Y a-t-il un bon usage de la mémoire ?</i> .....	225
BERNARD-HENRI LEVY	
<i>La mémoire infinie</i> .....	237
FRANÇOISE LUCBERT	
<i>La responsabilité de l'artiste</i> .....	249
CHRISTIAN BOLTANSKI	
<i>Rencontre</i> .....	263
	FICTION
ANDRÉ VERSAILLE	
<i>« En toute bonne foi, Madame... »</i> .....	275

LES AUTEURS

CHRISTIAN BOLTANSKI, professeur à l'École nationale des beaux-arts de Paris, a été l'un des concepteurs de l'exposition *Voilà, le monde dans la tête*, en 2000, au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Ses expositions personnelles les plus récentes ont été *Dernières années* en 1998 au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et *Paysages* en 1999 à la galerie Yvon Lambert.

PETER BROOKS est professeur de littérature à l'université Yale (États-Unis). Il s'intéresse aussi à la psychanalyse et au droit. Auteur de nombreux essais (non traduits en français), il a publié en 1999 un roman qui a pour cadre le voyage de Bougainville dans le Pacifique (*World Elsewhere*). Son dernier livre, *Troubling Confessions* (2000), aborde la question de l'aveu sous le double aspect de la littérature et du droit.

JEAN-LOUIS BRUGUÈS, dominicain, évêque d'Angers, a été professeur de théologie morale fondamentale à Toulouse puis à l'université de Fribourg (Suisse). Membre de la Commission théologique internationale, il est l'auteur de *L'Éternité si proche* (1995), *Dictionnaire de morale catholique* (1996), *Les Idées heureuses. Vertus chrétiennes pour ce temps* (1996), *Des combats de lumière* (1997).

JEAN-LUC EINAUDI est historien. Il a publié plusieurs livres sur la guerre d'Algérie et sur la guerre d'Indochine, parmi lesquels *Pour l'exemple. L'Affaire Fernand Iveton* (1986), *La Ferme Américaine. Enquête sur un centre de torture pendant la guerre d'Algérie* (1991), *La Bataille de Paris. 17 octobre 1991* (1991), *Vietnam ! La Guerre d'Indochine, 1945-1954* (2001).

THOMAS FERENCZI est directeur adjoint de la rédaction du *Monde*. Il a notamment publié *L'invention du journalisme en France. Naissance de la presse moderne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* (1993) et *Ils l'ont tué ! L'affaire Salengro* (1995).

## LA FACE CACHÉE D'UNE VILLE

À l'heure actuelle, dans nos sociétés occidentales, une place toute particulière est accordée au souvenir. Assujettis à un contexte de « *commémorite aiguë* », comme le dit Dosse<sup>1</sup>, ou, comme l'écrit Nora, de « *tyrannie de la mémoire* »<sup>2</sup>, les groupes doivent rendre des comptes sur leur passé, légitimant par là même leur histoire et garantissant une sorte d'éthique de leur identité.

Depuis quelques années donc, nous avons vu émerger dans la vie sociale une préoccupation de plus en plus grande pour la question de la mémoire. Fer de lance de cette tyrannie : la période de Vichy occupe une place démesurée et prend des allures de syndrome<sup>3</sup>. Vichy est partout, perpétuellement rappelé à notre souvenir. Conan et Rouso dans un ouvrage polémique considèrent que Vichy est « *un passé qui ne passe pas* »<sup>4</sup>. Pas une semaine où l'actualité n'éclaire un nouveau visage de cette France au passé douteux ou douloureux : les affaires, les patrons, les juges, les femmes, le sport, la musique, voire le mobilier sous Vichy : combien de thèmes nous ramènent jour après jour à cette partie de notre histoire dont nous ne finissons plus de faire la catharsis ?

Occupés à ce labeur depuis plusieurs années, nous en oublions de considérer que le terme Vichy est un terme polysémique. Car Vichy est une période, ancrée dans la mémoire sociale, lieu de mémoire par excellence dans la conscience collective française<sup>5</sup>. Mais c'est aussi une ville, que les hasards de l'histoire ont portée sur le devant de la scène. C'est donc aussi un espace matériel, investi par la mémoire du groupe qui y réside.

À l'heure où le passé rejaillit comme un leitmotiv permanent en ce début de millénaire, où les lieux de mémoire sont mis en exergue, il m'a semblé pertinent de porter mon intérêt vers un espace où l'histoire n'était pas seulement ornée de gloire.

De plus, le caractère éminemment obsessionnel de la France de Vichy tranchait avec le vide de contenu concernant l'histoire et le vécu de cette cité depuis la fin de la Seconde Guerre. Un intérêt théorique portant conjointement sur les questions d'espace et de mémoire m'a amenée à m'interroger sur Vichy, cette petite ville du centre de la France, d'à peine 28 000 habitants, qui, depuis plus de cinquante ans maintenant, a donné son nom à l'une des périodes les plus sombres de notre histoire nationale.

Mais Vichy n'a pas toujours eu l'image qu'elle renvoie actuellement. Sa position géographique a constitué un atout indéniable. Au centre de la France – « *au centre de l'Europe* », oser même dire certains Vichyssois –, elle rayonnera à partir de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le thermalisme constituant sa première richesse. Accueillant des personnalités du monde entier, attirées par les cures et l'atmosphère qui y règne, elle se constitue très vite une identité singulière dans l'Allier. De M<sup>me</sup> de Sévigné à Napoléon III qui y séjournera de 1861 à 1866 et dont l'empire marquera la cité – nous y reviendrons –, des coloniens à Pétain, les personnages de son histoire y seront souvent arrivés par hasard. Une ville qui ne vivra que par et pour autrui, une ville où les implantations fortes et successives laisseront des traces, une ville dont toute l'histoire est une histoire d'accueil.

Sa situation géographique sera aussi à l'origine de son déclin. Le 25 juin 1940, le gouvernement français, de passage, décide de s'approprier les murs vichyssois.

Deux raisons principales sont avancées pour expliquer cette installation : la capacité hôtelière de la ville, qui avec plus de 500 hôtels permettait au gouvernement, ainsi qu'aux différents consulats et ambassades, de se faire une place dans la ville relativement rapidement. La deuxième raison est l'existence d'un central téléphonique moderne pour l'époque, en place depuis 1935. Frelastre, historien local vichyssois, relate les raisons pour lesquelles Vichy a été « choisie » : « *Elle offrait seulement un ensemble de possibilités. Elle était du parfait style accordéon. En hiver, elle se contractait jusqu'à ne plus compter que 25 000 permanents. En*

*saison, son expansion lui permettait de caser au mois d'avoir 100 000 visiteurs. Cette capacité d'hébergement massif devait permettre d'accueillir les ministères sans trop de problèmes.* »<sup>6</sup>

D'autres raisons sont avancées à Vichy, ne serait-ce que pour justifier un peu plus cette installation qui causera tant de tort à la ville. On parle d'accessibilité : la ligne de train « Paris-Vichy-Lyon » et l'aéroport « Vichy-Ruhr » constituaient de sérieux avantages. D'autres avancent aussi des raisons plus affectives : on explique que Laval connaissait bien la région et possédait une propriété à Chareldon. Pétain lui, dans le cadre de « *son retour à la terre* », achètera un domaine dans les environs, afin, dit-on à Vichy, d'y « *élever des moutons* » et d'y être « *proche des campagnards* ».

Les membres du gouvernement, diplomates, fonctionnaires, députés se retrouvent donc tous logés dans les divers hôtels et meublés de la ville. Les hôtels sont transformés en ministères ou ambassades pour une installation que l'on dit « provisoire ».

Cette installation finalement s'éternisera durant quatre années. Quelque temps plus tard, la fin du thermalisme et la chute des colonies retireront à Vichy une partie de sa clientèle de curistes. Alors, à la recherche d'une nouvelle identité, la ville vacillera entre de nouveaux projets (sport, hydrothérapie, séjour de « remise en forme ») qui ne verront jamais vraiment le jour et la volonté de redorer une image ancienne.

Parallèlement à cette place de capitale peu enviée – je dirais : de nos jours –, la ville peut tout de même se prévaloir d'avoir connu des heures de gloire durant la période faste du thermalisme et s'enorgueillir de son titre de « *Reine des villes d'eau* ». Elle porte donc aussi en son sein et dans ses murs les traces de cette histoire glorieuse.

À la fin de la guerre, la cité avait su faire table rase de son « passé vichyste ». Aucun souvenir, aucun musée ne venaient entacher les rues de la cité. La ville vivait dans l'oubli ou tentait de le faire. Or, depuis plus d'une dizaine d'années, date des premières commémorations en France des événements dramatiques de 1940, la cité auvergnate s'est retrouvée, contre son gré, au centre de l'actualité. Le regain d'intérêt pour cette période, nous l'avons vu, amplifié par les derniers procès pour collaboration a rendu sensible la mémoire collective vichyssoise. Son association perpétuelle aux expressions de « *gouvernement de Vichy* » ou de

« *Vichy de Pétain* » fait d'elle le symbole de la collaboration française.

Pourtant, dès 1945, la municipalité vichyssoise avait demandé à ce que « *le nom de la cité ne soit plus associé au gouvernement traître à la patrie* » et que l'on ne confonde plus le terme de vichyste et celui de vichyssois. En vain, les médias portent peu d'intérêt à cette demande. La conscience nationale, en perpétuant le souvenir de la période de Vichy, éclaire de tous ses feux la cité et ravive les mémoires collectives.

Quand j'ai entrepris une étude monographique à Vichy au milieu des années 1990, certaines difficultés sont apparues dès mon arrivée sur les lieux.

Des problèmes sont nés au cours d'échanges avec les habitants, pour la plupart originaires de Vichy, quand une sorte de tabou se posait, toutes générations confondues, au moment d'aborder la période de l'installation du gouvernement de Pétain dans la ville. Plusieurs fois, la question sous-jacente à cette installation a fait surgir chez les Vichyssois interrogés une forme d'interdit. Certains préféreraient ne pas en parler, considérant que cette période était oubliée. Une volonte d'oublier qui s'exercerait comme un refus de parole. Plus fréquemment, d'autres ne souhaitaient pas que leur discours soit enregistré, par peur de laisser un témoignage, une trace ou d'être entendus par d'autres.

Comment interpréter ce silence, cette gêne, cette réticence qui prendraient parfois des allures de secret ? Les habitants, même les plus jeunes, portaient-ils en eux, sur eux, les marques indélébiles de cette histoire honteuse ?

Au cours d'entretiens recueillis sur place, j'ai perçu le fait que dominait ce regard des autres porté sur la ville, ressenti comme une attaque contre laquelle il fallait lutter. Cette souillure, qui était parfois vécue comme un handicap, se manifestait toujours au cours d'interactions avec des gens provenant de l'extérieur : « *des vacances* », « *des voyages organisés* », « *des rencontres imprononçables* », « *des gens de passage dans les parcs* ». Les Vichyssois refusent cette identité qu'on leur fait porter, d'autant plus que la majorité d'entre eux se sentent saisis par une époque qu'ils n'ont même pas connue. Un homme d'une quarantaine d'années me confie, magnétophone éteint, que, à l'occasion de sa victoire lors d'une élection professionnelle à Paris, l'un de ses collègues lui

sert la main et s'exclame : « *Félicitations, tu vois, ça redevient le gouvernement de Vichy !* »

Ce qualificatif de Vichyssois somme comme une injure à l'extérieur. Certains habitants tentent de s'en sortir en évoquant le fait « *qu'ils ne sont pas Vichyssois mais Moulinois* », ou « *qu'ils s'en fichent n'étant pas nés à cette période* », ou encore « *que c'est une dénomination mal appropriée car tout le monde n'a pas été collaborateur* ». Concernant le sens que prend pour eux le terme de vichyste, il signifie – je cite – : « *fasciste* », « *une insulte* », « *la collaboration avec les Allemands* », « *une trahison* », « *une erreur* », « *une étrange confusion entre une option politique et un lieu de résidence* ».

Goffman parle de symbole, de stigmaté en évoquant la faille honteuse dans l'identité de ceux qui la portent ? Il rappelle que ce terme, au sens étymologique, renvoie à des marques corporelles – on parlerait maintenant plutôt de cicatrices – qui étaient destinées à exposer ce qu'avait d'inhabituel ou de détestable le statut moral d'une personne. Ces marques gravées au couteau ou au fer rouge proclamaient que celui qui les portait était un esclave, un criminel, ou un traître. Le traître... n'est-ce pas le symbole du Vichyssois ?

Ne pourrait-on parler à Vichy d'un stigmaté de lieu, d'une cicatrice symbolique que porteraient les habitants, reflétant leur lien à un espace dévalorisé socialement ? Une empreinte durable dans le temps, transmise par le seul fait de leur désignation et reflet de leur identité ? L'empreinte du lieu à voir comme une marque d'appartenance.

Le silence conservé par les habitants lors de nos rencontres ressemble à un secret qu'il faut cacher. Simmel écrira d'ailleurs « *que la finalité du secret est avant tout la protection* »<sup>8</sup>. Comment, dès lors, dissimuler une identité honteuse ou un passé humiliant, renforcé à Vichy par la présence des autres : ces curistes venant faire intrusion dans la cité durant la haute saison ? Car Vichy, ne l'oublions pas pour la suite de notre propos, est une ville d'accueil, une ville de l'apparence.

« *Toute agglomération en France aspire à être le centre d'un espace significatif et d'au moins une activité spécifique*, écrit Marc Augé. *Toutes villes, tous villages qui ne sont pas de création récente revendiquent leur histoire, la présentent à l'automobiliste de passage dans une série de panneaux qui constituent une sorte*

*de carte de visite.* » Ainsi, si Lyon, qui est une métropole, revendique, entre autres titres, celui de « capitale de la gastronomie », une petite ville comme Thiers peut se dire « capitale de la coutellerie ». « L'allusion au passé, explique Augé, complexifie le présent. »<sup>9</sup> J'aurais envie d'ajouter : et le glorifie, voire l'idéalise.

### *Effacer, nettoyer, reconstruire*

Que dire de Vichy ? Que dire à Vichy ? Que présenter aux touristes de passage à l'entrée de la ville ? À côté des pastilles et des eaux thermales, que faire figurer comme espace historique significatif ? À Vichy, il y a quelque temps, importuné par ce « lourd fardeau » de l'histoire locale, on en venait même de manière irraisonnée à vouloir rebaptiser la ville...

Toute histoire n'est pas bonne à dire ou à transmettre. Le passé d'un groupe n'est pas toujours glorieux, pas toujours valorisant et peut se montrer extrêmement difficile à assumer. La mémoire assure la continuité des individus, révèle quelque chose de leur identité et fonde leur enracinement vers l'avenir. Malgré tout, lorsque le poids du passé devient trop lourd à porter pour un groupe, pour une communauté, la mémoire peut être source de négations, d'enjeux ou de silences, et peut même s'avérer extrêmement créative à travers le temps.<sup>10</sup>

Ainsi, lorsque l'histoire collective est entachée de périodes difficiles, les hommes peuvent être conduits à en effacer une partie. Des stratégies de reconstruction peuvent aussi apparaître servant à transformer dans le présent des passages pénibles de leur histoire.

À Vichy, nous observons depuis une dizaine d'années un processus de reconstruction historique, une forme d'oubli institutionnel ou de réécriture de l'histoire. De manière schématique, et à l'instar d'Umberto Eco lorsqu'il propose des « *stratagèmes pour oublier* »<sup>11</sup>, je relèverai trois processus distincts qui ont été mis en place parallèlement dans la ville, volontairement ou non, et qui offrent une relecture du passé de la cité vichyssoise.

#### À Vichy, oublier signifie d'abord effacer, gommer.

Un effacement à voir comme une forme de refoulement : effacer en quelque sorte la souillure de la Seconde Guerre mondiale. À Vichy, tous les monuments ont conservé leur caractère d'origine. Il

n'y a quasiment aucun bâtiment qui ait disparu depuis la fin de la guerre. Tout ici est resté intact. Au cours de mes séries d'observations dans la ville, j'ai voulu visiter l'ensemble des musées locaux afin de voir ce que Vichy incluait à la somme de son patrimoine. L'état des lieux fait apparaître qu'à l'exclusion des marques de l'État français, aucune trace ne témoigne, dans les deux principaux musées de la ville, de l'histoire politique de Vichy à partir de 1940.

« *Le patrimoine est le témoignage d'une certaine identité, nous circulons dedans comme dans un espace sémiotique* », écrit Pomian<sup>12</sup>. Ce vide des musées vichyssois est donc porteur de significations. Cette période semble ne jamais avoir existé. Aucun travail de mémoire collective n'a été effectué depuis toutes ces années, aucune exposition n'a jamais fait état de cette installation – pourtant coûteuse pour la population – comme si celle-ci était amnésique de quatre années. Une absence de mémoire en partie gérée par les autorités locales.

#### À Vichy, oublier signifie ensuite nettoyer.

Une entreprise de rénovation de la cité est mise en place en 1992 par Claude Malhuret, maire de Vichy, avec pour slogan : « *Redonnons un cœur neuf à la ville.* » Pendant plus de trois ans, les gros titres municipaux sont fréquemment consacrés à la relance et la rénovation de la cité.

Cette volonté de laver Vichy – au sens propre comme au sens figuré – représente symboliquement, d'après moi, le désir des Vichyssois de retirer de leur histoire toute tache qui l'obscurcirait.

Cette volonté rappelle d'ailleurs étrangement celle entreprise à Dallas après l'assassinat de Kennedy. Pennebaker et Banasik montrent en effet que, consécutivement à cet attentat qui a marqué toute l'Amérique, les habitants de cette cité ont été stigmatisés par l'événement et sont devenus les victimes d'un véritable harcèlement médiatique<sup>13</sup>. Plus de vingt ans après cet assassinat, d'énormes moyens financiers ont été mis en place afin de rendre la cité « propre » et de reconstruire des bâtiments. Dallas revint alors la ville du futur.

Cette entreprise de rénovation urbaine propose certaines analogies avec le cas vichyssois. Malgré tout, à Vichy, la volonté d'embellir la ville a coïncidé avec le moment où un certain nombre d'affaires liées à la période de Vichy, sont revenues sur le devant de la scène, au plan national. Pour les Vichyssois, cela tombait mal et

Vichy fut à nouveau sali, comme en témoigne le désarroi de cette femme lors d'un entretien, en plein procès Papon : « *Oui, c'est vrai qu'à une époque, di-elle, c'était dans les consciences mais on en parlait moins. Puis là, ils ont quand même remué toutes ces affaires, y'a pas trop longtemps. Ça tombait pile au moment où on a changé le milieu piéton, où Malluret était en train de nous faire une ville toute neuve... Ça tombait vraiment au moment où on cherchait à faire oublier cette vieille image de Vichy... alors... elle est revenue.* » Le passé semble ici prendre des airs de cauchemar...

À Vichy, oublier signifie donc effacer, nettoyer mais surtout reconstruire, ou réécrire l'histoire si nous utilisons la métaphore du palimpseste de Baudelaire.

À l'occasion de l'une de mes visites sur le terrain vichyssois, j'observe que certaines plaques de noms de rues avaient été fraîchement posées. Sous les dénominations traditionnelles, étaient installées de nouvelles plaques : le boulevard de Russie était devenu le boulevard de l'Impératrice Eugénie, la rue Hoover renommée la rue Impériale. On sait bien que les noms de rue représentent de véritables lieux de mémoire pour les collectivités et qu'ils jouent un rôle moteur dans les processus de fixation de la mémoire collective<sup>14</sup>. La pose des plaques honorant le Second Empire signifiait que la ville cherchait à redonner une place à Napoléon III et imposait donc à ses habitants de vivre à l'heure d'une autre époque. Quelque temps plus tard, à l'occasion d'une recherche documentaire dans le fonds local de Vichy, je suis surprise de trouver un article consacré à l'installation d'un buste de Napoléon III. L'association des « Amis de Napoléon III », ancree dans la cité depuis la fin des années 1980, avait réussi à obtenir de la municipalité la pose de ce buste dans le parc le plus fréquenté de la ville.

Les visites de Vichy organisées durant la haute saison pour les touristes ont aussi fait l'objet d'observations. Deux circuits pédestres aux appellations bien différentes ont été prévus : le premier, nommé « *Vichy patrimoine* », comprend toute la période de l'empereur Napoléon III, les différents centres thermaux, les églises, la maison de Mme de Sévigné et le parc des sources. Le second circuit, créé en 1992, est nommé « *Vichy : 40-44* ». Cette visite est bien délimitée dans le temps : « 40-44 », et Vichy ne l'inclut pas à la somme de son patrimoine. Cette visite donc, consiste en une balade extérieure devant les principaux édifices ayant abrité le gouverne-

ment vichyste, les anciennes ambassades de l'époque, les consulats reconvertis maintenant pour la plupart en habitations privées.

Or, ces deux visites proposées actuellement par l'Office du tourisme vichyssois – comble de l'histoire, lui-même installé dans l'hôtel du Parc qui, je le rappelle rapidement, fut le siège du gouvernement, et notamment celui du Maréchal Pétain – correspondent strictement au même espace... La période napoléonienne peut être superposée à celle de Pétain, car on visite le même quartier, voire les mêmes bâtiments.

Ainsi, selon que les touristes décident de faire l'une ou l'autre visite, seul le discours du guide vichyssois change. Ce processus compensatoire, qui tend à remplacer la période honteuse de Pétain par celle, glorieuse, de Napoléon III, trouve aussi ses origines dans la superposition spatiale de ces histoires. De ce point de vue, le recouvrement historique d'une période par une autre est pertinent à observer à Vichy, car matériellement et symboliquement, Napoléon III « prend la place » de Pétain dans l'espace.

Bien que cette histoire fasse partie intégrante de la mémoire collective vichyssoise, le passage de Napoléon III dans cette ville n'est jamais cité dans notre histoire nationale et peut sembler totalement anodin...

### *L'histoire mise en scène*

Pourtant, à Vichy, ce séjour a d'emblée marqué la mémoire et l'identité des habitants, mais paradoxalement dans un sens inverse à celui d'aujourd'hui... La fièvre reconnaissance que les Vichyssois accordent actuellement à Napoléon III ne date que de quelques années et cette glorification n'est que reconstruction.

En effet, en 1853, la population vichyssoise, fortement républicaine se soulève. En 1870, au moment de la bataille de Sedan, les Vichyssois donnent des signes évidents de rejet, en lacérant les tableaux à l'effigie de l'empereur comme dans toute la France. Après son départ, il ne reste plus à Vichy aucune trace du passage de Napoléon III.

« *Nous sommes libres de choisir dans le passé la période où nous voulons nous transporter* », écrit Halbwachs. Au niveau collectif : « *La société oblige les hommes de temps en temps, non seulement à reproduire en pensée les événements antérieurs de leur vie, mais*

*encore à les retoucher, à les retrancher, à les compléter, de façon à ce que, convaincus cependant que nos souvenirs sont exacts, nous leur communiquons un prestige que ne possédait pas la réalité.* »<sup>15</sup>

Étrange situation que cette communauté condamnée à falsifier son histoire pour pouvoir exister... Car finalement, quand la France « *jettait le voile* » sur la période de Vichy, la ville s'épanouissait encore. C'est lorsque le discours social a évoqué la période que la ville s'est mise à exercer un pouvoir sur sa propre histoire. Selon le principe des vases communicants, la montée de la mémoire nationale a produit un effet inverse à Vichy.

Devoir de mémoire sur Vichy, droit à l'oubli à Vichy ?

Ces deux expressions « *devoir de mémoire, droit à l'oubli* » ne sont pas antithétiques, mais complémentaires. Bien sûr, chacune, envisagée à l'extrême, peut devenir effrayante tant à l'échelle individuelle qu'à l'échelle collective : l'abus de mémoire comme l'éradication du passé sont tout aussi dangereux et néfastes pour un individu que pour une communauté. La littérature en témoigne : le cas d'Irénée Funes, dans la nouvelle de Borges, comme celui de Winston, chez Orwell, dans 1984 sont tout aussi inquiétants...

Pourtant, mémoire et oubli restent inséparables et intrinsèquement liés à tel point que l'on ne peut convoquer l'une sans voir apparaître l'autre. L'oubli n'est pas le contraire de la mémoire, il est sa face cachée. L'oubli n'est pas un vide, un creux, le négatif de la mémoire. Il est, pourrait-on dire, nécessaire à la mémoire et remplit aussi des fonctions identitaires<sup>16</sup>.

On ne peut forcer un homme à oublier. Umberto Eco explique : « *On a très sérieusement cherché des techniques pour pouvoir oublier. Gesweldo, dans sa Plutosophie, a proposé une expérience : imaginer une chambre remplie de symboles de souvenirs à oublier et se représenter en train de les jeter par la fenêtre. Mais l'expérience prouve que l'on n'a fait que renforcer les souvenirs que l'on voulait tier. Ceux qui savent ce qu'ils veulent oublier – un amour malheureux, la mort d'une personne aimée, une humiliation brulante – savent aussi que plus on se force à effacer un souvenir, plus l'image à effacer se place au centre de la conscience.* »<sup>17</sup>

On ne peut forcer un homme à oublier, mais peut-on y aider une communauté ?

À Vichy, le travail d'oubli, entrepris par les municipalités successives, la réécriture de l'histoire qui tend à effacer un épisode col-

lectif honteux pour le remplacer par une histoire glorieuse imaginaire, ne génère que le repli et le silence des habitants, processus symptomatique d'une certaine forme de culpabilité portée par plusieurs générations. C'est bien de cette manière-là d'ailleurs que j'ai travaillé et que j'ai dû m'adapter au terrain vichyssois. Convaincue que, comme le dit Pollack : « *Le silence n'est pas l'oubli. Il peut être une condition de communication* »<sup>18</sup>, les procédures de recherche mises en place m'ont permis de saisir les conditions de ce silence collectif, toutes générations confondues ; considérant que ce silence correspondait au poids du passé, j'ai été amenée à réfléchir au rapport particulier que les habitants entretenaient avec l'histoire de leur ville, à cette mise en scène de leur histoire.

Mais ce silence ne signifie pas pour autant que les habitants ont oublié.

Sur la base d'un matériel photographique, les Vichyssois, tous âges confondus, me désignaient parfaitement les lieux de la ville ayant trait à sa période vichyste. Ce silence n'est donc pas un oubli collectif, mais le témoignage du blocage qui s'exerce à Vichy entre l'incapacité à oublier et l'interdiction de se souvenir.

Yerushalmi nous dit « *qu'un groupe ne peut oublier ce qu'il n'a pas d'abord reçu* »<sup>19</sup>. Le silence autour de cet épisode vichyste, entretenu par le pouvoir et précipité par le discours social, a généré une absence de transmission entre les générations.

Mais c'est peut-être là qu'il faudrait s'attarder davantage...

Soulever cet interdit et laisser se verbaliser les maux (ou les mots) de cette communauté. Laisser enfin s'échapper l'histoire, celle du groupe lui-même, pour qu'une transmission puisse avoir lieu et laisser venir ensuite l'oubli salvateur. Accepter son histoire, aussi difficile soit-elle du point de vue identitaire, c'est aussi permettre à une communauté stigmatisée d'aller de l'avant dans le futur, même à l'échelle urbaine. Redonner enfin leurs places aux mémoires plurielles et aux identités collectives, au lieu de les déraciner de leur passé en leur proposant la version d'une histoire qu'elles n'auraient pas écrite.

Et finalement, si la mode en vient au tourisme de la mémoire, il faudra bien accepter un jour que les espaces dans lesquels nous circulons ne soient pas toujours idéalisés, pas toujours glorieux, et que l'histoire des villes, comme celles des hommes, comprenne certaines aspérités.

## NOTES

- <sup>1</sup> F. Dosse, « Entre histoire et mémoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, n° 128, 1998, p. 9.
- <sup>2</sup> P. Nora, « L'ère de la commémoration », in P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome III, vol. III, Paris, Gallimard, 1993, p. 1012.
- <sup>3</sup> H. Roussou, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987, 1990.
- <sup>4</sup> E. Conan et H. Roussou, *Vichy un passé qui ne passe pas. Pour une histoire du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1994.
- <sup>5</sup> P. Nora, « Entre Mémoire et Histoire », in P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome I, vol. I, Paris, Gallimard, 1984, p. XVII-XLII ; P. Burin, « Vichy », in P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, vol. III, *Les France*, partie I, « Conflits et partages », Paris, Gallimard, 1986, p. 321-345.
- <sup>6</sup> G. Frelastre, *Les Complexes de Vichy ou Vichy Les Capitales*, Paris, Éditions France Empire, 1975, p. 133.
- <sup>7</sup> E. Goffman, *Stigmaté*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, 1975.
- <sup>8</sup> G. Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé, 1908, 1966.
- <sup>9</sup> M. Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », 1992, p. 87-89.
- <sup>10</sup> F. C. Bartlett, *Remembering : A Study in Experimental and Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1932 ; M. Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1950, 1997.
- <sup>11</sup> U. Eco, « Un art d'oublier est-il concevable ? », in *Théâtres de la mémoire. Traverses 40. Revue du centre de création industrielle*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 124-135.
- <sup>12</sup> K. Pomian, « Musée et patrimoine », in *Patrimoine en folie*, Ministère de la culture et de la communication, Paris, Édition Maison des Sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », n° 5, 1987, p. 177-198.
- <sup>13</sup> J. W. Pennebaker et B. L. Banasik, « On the creation and maintenance of collective memories : History as social psychology », in J. W. Pennebaker, D. Paez et B. Rimé (éd.), *Collective Memory of Political Events. Social Psychological Perspectives*, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, 1997, p. 3-19.
- <sup>14</sup> S. Barcellini, « La grande variété des lieux de mémoire », in *Les Échos de la mémoire. Tabous et enseignements de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 213-217.
- <sup>15</sup> M. Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1925, 1994, p. 113.
- <sup>16</sup> V. Haas, « Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois », in *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2002, n° 53, p. 32-45.

<sup>17</sup> U. Eco, « Introduction à : l'avenir ne peut-il se reconstruire que sur la mémoire du passé ? », in *Pourquoi se souvenir ?*, Paris, Grasset, « Académie universelle des cultures », 1999, p. 237.

<sup>18</sup> M. Pollak, « Mémoire, oubli, silence », in *Une identité blessée*, Paris, Métailié, 1993, p. 38.

<sup>19</sup> Y. H. Yerushalmi, « Réflexions sur l'oubli », in *Usages de l'oubli. Colloque de Royanmont*, Paris, Seuil, 1988, p. 11.